

Paris: l'exposition „Airs de Paris“ au Centre Pompidou

La forme d'une ville ou les déclinaisons urbaines

Clotilde Escalle

C'est par l'œuvre emblématique de Marcel Duchamp qui, de retour à New York en 1919, a offert à ses amis collectionneurs une fiole pharmaceutique vidée de son contenu pour être emplie de l'air de Paris, que débute l'exposition.

Cette fiole sur laquelle il a écrit le titre ainsi que son nom, est le signe avant-coureur d'un air, d'une petite musique artistique transportée au gré de la géographie personnelle de l'artiste.

Marcel Duchamp a choisi les États-Unis, car il se sentait à l'étroit en Europe où, écrivait-il, „on force l'individu à entrer dans une catégorie, soit politique, soit des camarades, soit d'école, soit des choses“. Les artistes présentés ici le sont parfois à titre historique; ils sont, comme Hains, Villeglé ou Daniel Buren, des repères incontournables.

D'autres artistes, plus jeunes, témoignent davantage de leur appartenance au monde qu'à un pays. Et, au travers de Paris, de la ville ici présentée comme paradigme, se déclinent toutes les variations politiques et sociales, culturelles, d'un art voué à la mondialisation.

Le parcours se fait sur le mode de la flânerie, passant d'un univers à l'autre, en raison de certains pôles importants de l'art, comme le minimalisme, l'interaction acteur/spectateur, l'architecture, la botanique, l'espace, et dans cette flânerie le visiteur acquiert lui-même une autre dimension, il semble appartenir à une cité imaginaire, faire siennes ces mutations irréversibles qui donnent le ton, celui de l'uniformisation, de l'hyper-consumation.

Rien dans les tentatives actuelles ne vient dénoncer cet état de fait, il s'agit plutôt d'un constat, celui d'une ville sans centre réel, où, dans un grand mouvement d'échanges et de réseaux multiples, se dessine un *no man's*



HeHe (Helen Evans et Heiko Hansen): étude préparatoire pour „Champs d'ozone“, (c) HeHe

land, fait de toutes les communautés, de tous les possibles, d'individualités englouties par le monde des signes. Où que l'on se tourne, la réalité devient principe esthétique, et l'on se joue d'une virtualité, des matériaux utilisés, des points de vue, comme un retour à l'art, nécessairement.

Une réflexion

Une équipe de réflexion, à l'occasion de cette exposition, a été mise en place, un forum de discussion animé par des philosophes, urbanistes, psychanalystes, permettant un supplément intellectuel, une possible théorisation des changements en cours, sans que pour cela les œuvres ici présentées viennent les illustrer. Car toujours est-il que dans cet art contemporain dit savant les artistes se présentent également comme des théoriciens. Parfois le discours l'emporte, parfois, ce qui est heureux, l'art vient souli-

gner le caractère ineffable du processus en cours. Modèles, mutations, artistes qui parcourent le monde, écologie, pollution aux nuages toxiques colorés, comme des effets plastiques, proposant une approche didactique du sujet, plus que jamais l'artiste se veut l'engagé de la société dans laquelle il vit, jouant tout aussi bien des lieux qu'il s'interpénètre, que du cotoiement des communautés, du cosmos, et de l'homme, alors détaché de cette vieille Terre et perdu dans des anticipations quasiment martiennes... car il existe une autre approche, celle de l'espace, de la Terre vue à travers la lunette d'une science-fiction, d'une légende à poursuivre... autant de repères qui permettent d'appréhender le paysage culturel depuis le plus petit, l'individu, la famille, au plus grand, mondialisation et planètes incluses...

La proposition, très en adéquation avec l'époque, de HeHe (Helen Evans et Heiko Hansen) per-

met de comprendre une certaine manière de travailler. Artistes du monde, ils s'interrogent évidemment sur la pollution.

Depuis 2002, ce collectif bâtit un projet global, Pollstream, transforme l'environnement climatique en matériau d'un dispositif interactif qui révèle davantage la réalité. Pour „Airs de Paris“, et l'installation „Champs d'ozone“, en collaboration avec Airparif qui diffuse quotidiennement des bulletins d'information sur la qualité de l'air à Paris, HeHe se sert des capteurs et d'un logiciel d'analyse et de traitement, pour restituer ces données de manière radicale par des sons et des couleurs au travers d'un écran multimédia.

Les couleurs vont du bleu (air le moins pollué) au rouge vif (air le plus saturé), ce qui donne lieu à de „belles“ images apocalyptiques. Le thème de la vitesse, de l'accident, de la catastrophe, sont également présents – comment ne pas penser alors au philoso-

phie Paul Virilio qui souhaiterait un musée de l'accident, tant celui-ci semble être représentatif de notre époque – au travers notamment des œuvres visionnaires de Gérard Gasiorowski, qui fait de la guerre un amas de tanks et d'avions, une régression totale, symptomatique d'un monde où la violence se fait jour de manière encore plus machiavélique.

Emportons, parmi cette vaste palette de regards, ces façons d'aborder la ville, les graffitis du Tunnel, de Jean-Luc Moulène, qui a retranscrit de manière photographique et typographique, les graffitis laissés dans un tunnel, non loin d'un hôpital psychiatrique de banlieue. Ainsi la situation géographique, les voix anonymes, redonnent de l'ampleur à la marge. Si bien que la ville elle-même semble se décentrer au profit de ces marges qu'elle digère tant et tant, que de ces vastes territoires nous pourrions dire qu'ils se ressemblent tous et que, de Berlin à Paris ou New York, il s'agit toujours de cette surimpression de signes, signes publicitaires avant tout.

Les œuvres de Hains, de Villeglé, sont un contrepoint poétique, lyrique. Quant aux intérieurs reconstitués par la grâce du dessin et autres techniques de Tatiana Trouvé, il s'agit de repeupler des espaces occupés par des personnes disparues. Car, ne l'oublions pas, la ville est peuplée aussi de fantômes, d'une mémoire. A cette mélancolie s'ajoute la poésie d'une Sophie Calle et de sa nuit blanche dans une chambre aménagée dans la Tour Eiffel; nuit pendant laquelle chacun des visiteurs devait lui raconter pendant cinq minutes une histoire... à dormir debout si l'on en juge par la belle photo de Sophie Calle, debout la tête contre son oreiller, transformant la nuit urbaine en un conte insolite. Des airs de Paris pour célébrer toutes les villes à venir...

→ **Airs de Paris, jusqu'au 15 août, au Centre Pompidou**

Festival Echternach: Atemberaubendes Kammerkonzert mit dem Florestan Trio

Zwischen Originaltreue und Originalität: Die Kunst der Interpretation

Alain Steffen

Insider wissen es längst. Die spannendsten Konzerte abende des Echternacher Festivals finden zum größten Teil in der Peter-und-Paul-Kirche statt, abseits des mondänen Rummels und auf schlechten Stühlen.

Nicht anders war es beim zweiten Festival-Konzert mit dem Florestan Trio.

Trio-Ensembles erfreuen sich im Allgemeinen nicht des Bekanntheitsgrades von Quartetten oder anderen Kammermusikformationen und besitzen nur in den seltensten Fällen Starstatus. Dass das Florestan Trio sich aber aus exquisiten Musikern zusammensetzt, das bewies dieses wunderbare Konzert mit Wiedergabe

telligenten und hochmusikalischen Interpretationen des Trios. Jedenfalls war man als Zuhörer von der ersten Note des Haydn-Trios bis zur letzten des Beethoven-Trios einfach gefangen und gepackt.

Bereits die ernsthafte Auseinandersetzung mit Haydns Es-Dur Trio Hob. XV: 29 aus den sogenannten „Londoner Trios“ zeigte, dass sich die Musiker nicht mit einem rein gefälligen „Papa Haydn“ zufrieden gaben, sondern deutlich unterstrichen, welche Vorreiterstellung dieser Komponist auf dem Gebiet des Trios besaß.

Symbiotisches Spiel

So standen die Betonung der klaren Melodie, der Dynamik

tete man auf jede weitere. Was einem sofort auffiel, war das absolute sensationelle Zusammenspiel der drei Musiker, bei dem einerseits Homogenität, andererseits aber auch Individualität groß geschrieben wurden.

Die Musik von Antonin Dvořaks G-Moll Trio op. 26 ist vom Tod der Tochter des Komponisten überschattet und muss auch in diesem Sinne interpretiert werden. Das heißt, nicht nur in den intim-dunklen Passagen, die Trauer und Wehmut betonen, sondern auch in den schnelleren, „folkloristischen“ Teilen. Der Übermut ist nur ein Kampf gegen den emotionalen Schock und bricht – wenn man aufmerksam zuhört – auch immer wieder in sich zusammen.

Somit gibt es keine Entwicklung von der Dunkelheit zum

durch das Florestan Trio an Intensität und schlichter Ehrlichkeit, bei der alle überflüssigen Floskeln bewusst weggelassen werden. Virtuoso und brillant, technisch und stilistisch perfekt, so kann man wohl am besten die Wiedergabe des Es-Dur Trios op. 70/2 von Ludwig van Beethoven bezeichnen.

Überhaupt war es diese ungemessene Stilsicherheit – bei allen Werken –, die dem Hörer sofort auffiel und die auch das ganze Konzert prägte. Was bei Haydn Ernsthaftigkeit und Modernität und bei Dvořak Einfühlbarkeit und Ehrlichkeit waren, das wurde bei Beethoven zu architektonischer Präzision und musikalischem Drive.

Immer wieder brachten es Susan Tomes (Klavier), Anthony

Wiedergabe immer wieder betrachten konnte. Die Homogenität des Ensembles ließ jedem Spieler aber genug Freiheit und Raum, damit der Hörer eigentlich jede Stimme zu jedem Moment separat verfolgen konnte. Und bei so viel Musikalität machte es dann einfach doppelt Spaß zu hören, wie sich die drei Musiker die Noten und Melodien gegenseitig zuwarfen.

Das war ehrliches, lebendiges Musizieren auf der ganzen Linie, das war eine wirkliche Sternstunde und eine Lektion in Sachen Musikalität und Interpretation. Und es war schade, dass man dieses Trio nur für ein einziges Konzert engagiert hatte. Wie gerne hätten wir noch Schuberts op. 100 und seine B-Dur Sonate, Mendelssohns D-Moll Trio Nr. 1 und die drei wunderbaren Schu-



Flora, Felix
Luxemburgische Autoren
beim 9. Poesie International
in Österreich

Seite 16